

NATZWEILER-STRUTHOF NUIT ET BROUILLARD EN FRANCE

Max Nevers, né le 2 mars 1920 à Lézennes dans l'Yonne : à 20 ans, à peine à l'âge où mûrissent la révolte et l'esprit de résistance à l'oppression, constitue plus d'une chance, c'est la réalisation précoce des plus généreuses aspirations qu'un jeune Français aimant son pays pouvait ressentir : l'espoir.

En juin 1940, je ressentis la défaite de la France et l'armistice comme une catastrophe intolérable (la France ne meurt pas) la lutte sur le territoire national, pas de collaboration avec l'ennemi.

Appelé pour faire mon service militaire, je suis mobilisé le 10 juin 1940 en pleine débandade ; mon régiment sans avoir combattu se retrouvait à Mauléon près de la frontière espagnole, en région sud devenue la France Libre sous autorité allemande.

Libéré de l'armée, le 20 janvier 1941, je suis entré dans la Résistance en zone occupée groupe FTPF (Franc-tireur partisan Français) mon engagement dans la Résistance voyant tous ces drapeaux frappés de l'enseigne nazie, les soldats hitlériens en armes faisant respecter le couvre-feu, la police allemande arrêtant des jeunes Français qui manifestaient et refusaient ce genre de vie, des jeunes de mon âge arrêtés, condamnés, mis en prison, fusillés, j'ai tout naturellement adhéré à l'organisation de la résistance et organisé le sabotage, la lutte contre notre ennemi.

Nous avons donné à notre maquis le nom de Claude Alliot, un de mes camarades que j'aimais beaucoup, fusillé par les nazis.

Dans les camps, j'ai rencontré des amis en qui je pouvais avoir confiance ; j'ai continué à me battre pour vivre et pour aider mes camarades Charles Joineau, Roger Linet et le général Charles Delestraint qui figurent parmi les Français de premier plan dont la renommée est loin d'être à la hauteur de leur mérite.

Menant des actions contre l'occupant, contre l'armée du crime qui faisait régner la terreur et volait notre économie. J'ai été muté responsable régional en Bourgogne, en raison d'arrestation de résistants que je connaissais, et malheureusement beaucoup de mes camarades ont été arrêtés et fusillés par l'armée du crime.

Arrêté à Dijon, avec mon adjoint Jean Berthier, instituteur, Savenaud et Édouard Boulanger, nous avons subi un interrogatoire musclé, aucun d'entre nous n'a parlé malgré la souffrance de la torture.

Emprisonné 8 mois à la prison de Dijon, du 28 octobre 1942 au 1^{er} juillet 1943, arrêté par la dénonciation d'un jeune que j'avais connu dans les mouvements de jeunesse ; après plusieurs dénonciations, celui-ci fut arrêté par la Résistance, condamné et exécuté.

Nous avons été transférés à la forteresse de Romainville le 1^{er} juillet 1943 ; nous pensions être fusillés comme otages. Le 15 juillet 1943, nous sommes déportés au sinistre camp de Natzweiler-Struthof. Je fus déporté "*Nacht und Nebel*" (nuit et brouillard) - matricule 4585 - et condamné à perpétuité.

Notre arrivée en gare de Rothau, débarqués sous les coups de manche de pioche, mordus par les chiens, nous étions reçus par des fous dangereux dans ce camp d'extermination de Natzweiler-Struthof, construit en Alsace annexée, le seul camp de concentration NN en France.

Là, nous avons compris la sauvagerie des SS. Rentrés dans le camp, nous avons été déshabillés, tondu, privés de nos affaires personnelles, habillés d'un vêtement peint en rouge, une grande croix dans le dos, deux lettres NN, mon matricule 4585 cousu sur la veste ; nous étions tous des déportés condamnés à disparaître dans la nuit et le brouillard ; notre vie était programmée entre six et huit mois.

Le camp du Struthof a-t-il été pire que d'autres ? Dans son livre sur le camp du Struthof

intitulé "*Auschwitz en France*" Allaunat note que parmi les détenus NN de différentes nationalités, la mortalité a été de 40 au Struthof comparée à 15 à Buchewald. Pour ce que nous avons pu constater, au camp de Natzweiler-Struhof, cela dépend des dates d'arrivée des convois, de la férocité des SS et de leurs kapos, de l'application des décrets NN selon la volonté du Führer de faire disparaître les ennemis du Reich dans la nuit et le brouillard dans le plus grand secret.

Aucun avis de décès ne pouvait être envoyé aux familles ; pas de lettres, pas de nouvelles. Au temps du commandant SS du camp Kramer, ce fut terrible en permanence, notamment pour les Français des trois premiers convois NN des 9, 12 et 15 juillet ; dès notre arrivée, le commandant Kramer nous déclarait : "*Vous êtes entrés dans le camp par la porte, vous n'en sortirez que par la cheminée du four crématoire*".

Pendant deux mois nous avons été soumis à un traitement de bagnard d'une effroyable cruauté ; nous n'avions pas le droit au *Revier* (infirmerie) pas le droit de rester au block ; les blessés, les malades devaient être portés aux chantiers et y rester allongés par tous les temps - aux yeux des SS nous étions des terroristes à détruire sous les coups.

Au 26 juillet, peu de jours après notre arrivée au camp, sur les 168 Français NN de ces trois convois on comptait déjà 10 morts consécutifs aux matraquages et l'épuisement.

Les déportés d'autres nationalités qui nous avaient précédé pour la construction du camp n'avaient pas été épargnés. Les premiers bâtisseurs du camp arrivés en mai 1941 étaient d'une part des antifascistes allemands et autrichiens (triangle rouge) transférés de Sachsenhausen et d'autre part de condamnés de droit commun - voleurs et criminels (triangle vert) sur lesquels les SS comptaient beaucoup pour recruter leurs kapos chargés de les assister dans leur brutalité contre les politiques (triangle rouge).

Pour construire le camp, ils se sont servis de détenus partisans soviétiques et d'officiers de l'armée Rouge, qui ont constitué le contingent le plus important de terrassiers mais aussi de cadavres. Très souvent à l'appel du soir on assistait à des pendaisons. Puis il y eut des Polonais et des Tchèques. Sur 4441 immatriculés avant l'arrivée de notre premier convoi du 9 juillet 1943, il y avait déjà 1062 morts.

Puis sont arrivés des Luxembourgeois, classés dans une autre catégorie de déportés, avec le droit de recevoir des lettres et des colis de leurs famille ; et 259 Français (lorrains et alsaciens) qui n'étaient pas NN sont arrivés par plusieurs convois échelonnés de janvier à mai 1943 - tous ont été transférés fin mai à Bergen-Belsen ou en forteresse.

Les 56 Français NN du premier convoi - le 9 juillet 1943 - ont été sauvagement matraqués par les SS dès le lendemain de leur arrivée.

L'entraide fut immédiate en constituant des équipes de porteurs de blessés.

Le 12 juillet, jour d'arrivée du 2^e convoi, composé aussi de 56 Français, la solidarité du petit morceau de pain pour aider les plus faibles commençait. Dans les jours suivants, nous avons constitué un comité de solidarité avec Roger Linet, François Faure, l'abbé Bidaux, Roger Leroy et moi-même.

Les médecins Léon Boutbien, Henri Chrétien, Flanchais et Lavoué apportait leur aide, chaque soir, pour soigner les blessés avec ce que les antifascistes allemands (le docteur Fritz Léo et l'infirmier Ferdinand Holl, du *Revier*) nous passaient en cachette des SS; nos quatre médecins donnaient leur avis sur les plus faibles à soutenir.

Pour recevoir et répartir la solidarité des petits morceaux de pain, Roger Linet, l'abbé Bidaux et Roger Leroy étaient assistés de Jean Viéville, de Roger Pinçon et de quelques autres.

Il fallait aussi reconstituer chaque jour des équipes de porteurs de blessés. Et aussi soutenir moralement ceux qui n'en pouvaient plus en s'efforçant de maintenir la petite lueur d'espoir d'en sortir. Faire tout ce qui était possible pour conserver la dignité humaine face aux tortionnaires et criminels SS qui faisaient tout pour nous avilir.

C'est ainsi qu'est né, là-haut, le Comité patriotique français clandestin, qui s'est élargi très vite, avec Édouard Mars (responsable du Cercle catholique d'Alençon), de Roger Laporte (du réseau Franc-tireur de Saint-Étienne) et moi-même, Max Nevers (des FTP de Bourgogne).

Les premiers Français NN ont gardé un souvenir impérissable de la terrible journée du 15 août 1943, au chantier de Kartoffell Keller, où par suite de matraquage il y eut 22 blessés à la tête (dont 12 sérieusement), 5 bras cassés (parmi eux le commandant d'aviation Dupré qui en mourut quelques semaines après), une fracture de la clavicule et une fracture du bassin (André Capet). Tous les autres s'en tiraient, ce jour là, par des marques douloureuses des coups reçus car aucun n'avait été épargné.

Nos camarades du Chantier de la route, dont je faisais partie avec Marcel Le Roy, surnommé par nous le "Chantier du ravin de la mort", ont aussi des souvenirs mémorables du sadisme criminel des SS et de leurs kapo. Quand les transporteurs de brouette arrivaient avec leur chargement de pierres pour le basculer, le kapo choisissait sa proie, et d'un violent coup de pied, il projetait sa victime dans le ravin. Le SS criait aussitôt *"tentative d'évasion !"*. Au même moment, la sentinelle SS du haut du mirador tirait, récompensée à chaque fois par trois jours de permission ... Ainsi, en plus des morts par coups de matraque, il y eut neuf Français assassinés à ce "Ravin de la mort".

René Brulay matricule 4567, trente-neuf ans, avait réussi de justesse à déjouer une première tentative du kapo. Pas pour longtemps, hélas, car les matraqueurs, le kapo et le SS l'avaient choisi. Et malgré sa vigilance, Brulay ne put éviter le coup fatal. Alors, dans la seconde où il se sentit projeté dans le vide, il découvrit sa poitrine et cria au SS du mirador : *"Voilà comment meurt un patriote français"*.

Après une quarantaine prolongée de cette vie d'épouvante, il y eut une période d'accalmie. Les blessés et malades avaient enfin le droit de rester au Block. Charles Joineau était de ceux-là, avec Georges Maradel, André Roux, Paul Mollet, Antoine Cabanié..., tous ces camarades dont la vie ne tenait qu'à un fil, et qui avaient du mal à survivre, à la limite extrême de la résistance humaine.

Le camp recevait chaque semaine des convois de Hollandais, de Yougoslaves, de Belges, de Norvégiens, tous NN... Eux aussi ont gardé des souvenirs inoubliables de la sauvagerie des SS. Par exemple, les Norvégiens, arrivés à 506, ont eu 246 morts à Natzweiler ! Puis sont arrivés des Italiens... et des Tziganes qui ont été presque tous exterminés.

Les nouveaux arrivés affiliés à un réseau gaulliste, notamment à la Confrérie Notre-Dame (CND) avec à leur tête le commandant François Faure (il était l'adjoint du colonel Rémy, chef de la CND).

Puis Étienne Legraverend, Georges Maradène, Ernest Delaunay, tous de la CND, arrivés dans le premier convoi des Français NN, le 9 juillet 1943, avec les frères Le Tac, gaullistes, d'un autre réseau, le docteur Lavoué, Henry Grand, Roger Pinçon, Ernest Delaunais.

Paul Mollet et d'autres de la CND arrivés dans le deuxième convoi, le 12 juillet 1943.

D'autres NN venaient des FTP, surtout de la région parisienne. Du premier convoi le 9 juillet : Henri Fougamand, Roger Pinçon, Jean Viéville, Maurice Alexandre, Raymond Lambs. Puis le 12 juillet : Guy Gaultier, Victor Rousseau, Roger Leroy, Charles Joineau, Jacques Magrisson, Marcel Saintin, Fedro Comotto, Pedro Pérégort.

Il en venait aussi de la région toulousaine : au troisième convoi le 15 juillet, le colonel Lisbonne avec Antoine Cabanié, de la Bourgogne, Max Nevers, Édouard Boulanger, Edmond Saveneau, Jean Berthier.

Les FTP, parmi lesquels il y avait un fort groupe d'anciens des Brigades internationales en Espagne, étaient composés en majorité de communistes et de syndicalistes, et il y avait aussi des catholiques, des socialistes.

Puis un groupe des Jeunesses communistes de la région parisienne avec André Roux et Jean Emmanuelli, arrivés le 12 juillet. Après, Paul Cessac, le 15 juillet.

Des médecins sont arrivés le 12 juillet : Léon Boutbien du groupement Franc-tireur, Henri Chrétien, du service sanitaire des FTP, le docteur Flanchais du Cercle catholique d'Alençon.

Appartenant à ce même Cercle catholique d'Alençon : Édouard Mars, qui en était le responsable et son adjoint, l'abbé Bidaux, arrivés le 12 juillet.

Marcel Leroy arrivé le 15 juillet.

Puis, du groupe Franc-tireur de Saint Étienne, arrivé le 12 juillet : Roger Laporte, socialiste.

Arrivé le 15 juillet : Aymé Spitz, catholique et journaliste de Sélestat.

Il y en avait aussi de Libé-Nord ou d'autres groupes de la Résistance.

Le docteur André Ragot, socialiste de la ville de Sens, est arrivé parmi les convois de novembre 1943, avec Eugène Marlot, socialiste, journaliste de Dijon, Jean Devevey, imprimeur et Jean Boudias.

Marcel Leclerc de Cherbourg, secrétaire départemental du syndicat des instituteurs.

Un aveugle : Arthur Poitevin, professeur de musique à Bayeux.

Et, un des plus jeunes déportés, François Guéri, dix-sept ans.

Dans les convois de janvier 1944, citons Roger Monty, arrivé le 8, puis Roger Deniel, et Jacques, Pontillon arrivés le 14.

Le 10 mars 1944 sont arrivés surtout des militaires, et notamment le général Delestraint, chef de l'Armée secrète, et un général de la Légion étrangère, Paul Jouffraud.

Avec eux, un jeune du Front unique de la jeunesse patriotique, André Maratrat...

Le parcours de chaque résistant déporté débute par un choix du refus. Je souhaite que nous ayons ensemble une pensée forte pour l'ensemble de nos camarades disparus dans la nuit et le brouillard, je tiens à transmettre nos amitiés aux veuves, aux filles et fils de nos camarades et aux amis qui sont parmi nous ; par votre pensée, chers amis, vous rappelez l'être cher disparu mais jamais oublié.

Notre monument au cimetière du Père Lachaise à Paris élevé dernièrement aux côtés des dix autres monuments des camps de concentration est là pour rappeler le souvenir de nos chers disparus - toutes nationalités confondues.

Aujourd'hui, nous sommes liés par notre pensée au service de la France et de l'Europe pour la liberté, la paix et le respect de notre engagement contre le nazisme ; notre amitié née dans la Résistance, dans les camps, dans les moments difficiles que nous avons traversés s'est concrétisée par une estime mutuelle - tissée par notre fidélité au combat mené en commun et qui fait de nous la grande famille de la Résistance et de la déportation.

Le camp du Struthof a été évacué sur Dachau en septembre 1944 ; j'ai été transporté à Auschwitz-Birkenau - tatoué 200 102 - ensuite de retour à Dachau libéré par l'armée américaine en avril 1945 - de retour dans ma famille retrouvée avec beaucoup d'émotion.

Max Nevers

Membre des Amitiés de la Résistance